

CAMILLE JOUSSET

ÉCRIRE POUR  
TENIR

*À mon Isis*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529864

Dépôt légal : avril 2026

## Introduction

Il y avait cette maison en face d'un cimetière.  
Le cimetière, lui, ne me faisait pas peur.  
L'homme qui avait épousé ma mère en était tout autre.  
Chaque jour, j'appréhendais les coups qu'il lui porterait.  
Alors, comme une mère avec son enfant, je veillais.  
Patiente.

Pour la protéger, elle.

Ma maman.

À quelques mètres de cette maison, une gendarmerie.

La sécurité absolue.

La vérité ?

J'ai tant de fois entendu :

« Mademoiselle, vous nous avez appelés six fois  
aujourd'hui. »

Il leur fallait près d'une heure pour venir calmer les choses.

Pendant ce temps, j'étais seule dans ma chambre avec  
mon petit frère de trois ou quatre ans, un couteau dans la  
main.

J'avais onze ans.

J'étais prête à agir si l'homme passait la porte que j'avais  
pris le temps de bloquer.

En bas, je priais.

Pour que ma mère lutte.

Pour qu'elle ne lâche rien.

Quand je ne pouvais pas la protéger, je priais pour qu'elle  
soit encore en vie à la fin de ce chaos.

Ce chaos fut long.

Il a continué.

Mais il n'a jamais été le seul fil de ma vie : entre déménagements, absences, choix absurdes d'adultes, découvertes, éclats de lumière et petites joies. J'ai avancé dans un monde d'adultes que je ne comprenais pas, forgeant mes armes, mes refuges et ma manière de tenir.

En vérité, je vis encore avec ce chaos aujourd'hui, parfois éclairé par des accalmies, parfois seulement, par les rares instants où le monde me semblait juste.

## 1. Un chaos dans l'enfance

Ce doux chaos fut silencieux au début, car je n'avais simplement pas l'âge de le comprendre.

La première étape de tout ceci a été le divorce de mes parents. Avant ce divorce, je n'ai d'ailleurs aucun souvenir d'eux ensemble.

Du moins si, j'en ai un.

Un soir, alors que mes frères, ma sœur et mes parents étaient autour de la table et que j'étais censée dormir, je me suis relevée et cachée dans le couloir pour entendre ce qu'ils disaient. En réalité, c'était une dispute. Et cette dispute, c'est la seule image que j'ai de ceux qui m'ont donné la vie, ensemble.

J'avais 3 ou 4 ans, peut-être. Le reste est flou, je ne m'en souviens pas. Ou mon cerveau ne veut pas le faire remonter, car ça a été trop violent pour lui, pour moi ? Je ne le sais pas encore.

D'un côté, j'avais ma maman sans domicile fixe. Une semaine chez sa cousine, une semaine à l'hôtel.

J'aimais bien être avec elle, c'était apaisant, même si ce n'était pas chez nous. L'hôtel était tout de même agréable quand elle m'autorisait à y venir, ça changeait du quotidien finalement.

De l'autre, mon père avait gardé cette grande maison au portail rouge où j'avais grandi.

Mes frères et sœurs, beaucoup plus âgés que moi, de 14 à 18 ans, avaient quitté la maison.

Avec juste papa et moi, elle me paraissait immense et froide.

Je me souviens qu'une semaine où j'étais chez lui, il m'a posé cette question :

« Où aimerais-tu habiter ? »

Sans hésiter, j'ai répondu : une ferme !

Mais pour moi, une ferme, c'était des chevaux...

Finalement, j'ai eu des poules et des oies. Sympa pour les œufs, mais j'en avais une peur bleue !

Cette ferme a été plutôt agréable au fil du temps. Je me baladais librement dans la forêt, j'allais au haras un peu plus bas où je m'inventais des missions secrètes pour ne pas être vue.

Le mercredi, il m'emmenait à la chasse avec lui. Je détestais ça, pauvres oiseaux...

Il m'avait fait essayer son fusil une fois, et je pense que ma douleur à l'épaule, 20 ans plus tard, en est en partie la cause. Le recul d'un fusil quand vous êtes petit, je ne suis pas certaine que ce soit la meilleure des choses pour un petit être en développement.

Ma maman a fini par retrouver une maison pas très loin. J'ai retrouvé un semblant de vie normale. Juste une enfant parmi tant d'autres qui a vu ses parents se séparer finalement.

Après cela, j'ai vu mes parents se déchirer à distance. Mon père n'acceptant pas qu'elle ait refait sa vie.

Soit dit en passant, elle n'avait pas choisi le meilleur des partis. Ça, on me l'a dit plus tard.

La seule chose que je me souviens de ce Tony, c'est la fois où mon père est arrivé devant chez ma mère et que, par peur, il a préféré sauter dans un rosier, s'abîmant au passage l'entière du corps. L'ironie, c'est que je pense qu'un coup de poing lui aurait fait moins mal.

On est restés longtemps dans cette petite maison. Enfin, longtemps pour la vision d'une enfant. Pendant un temps, Nicolas, mon premier frère, nous y a rejoints, lui et ma belle-sœur, avec qui il est maintenant marié et a deux enfants.

J'ai le souvenir que, dans cette même période, mon père avait acheté cette fameuse ferme. Mais il fallait tout refaire.

Alors, le temps des travaux, lui et mon frère Cédric vivaient dans des caravanes. C'était marrant, semblable au camping.

Cette ferme nous a vite fait peur à mon frère et moi. On y retrouvait des squelettes humains pendant qu'ils creusaient.

La pierre que mon père avait choisie (en ardoise, comme le veut notre belle région) n'était autre qu'une pierre tombale. Il l'avait retournée pour ne pas y voir les inscriptions.

La nuit faisait peur, chaque craquement était terriblement effrayant.

Alors, dès que je pouvais, le matin en me levant, j'enfourchais mon vélo et je partais seule à la découverte de ce petit bout de village entouré de forêt. Là-bas, j'étais bien. Seule, mais bien.

Chez ma mère, même si j'y étais toujours bien, c'était devenu un peu plus étrange pour moi. Elle avait deux amies chez qui on allait souvent. Chez elles, c'était horrible : leur couple était soudé, mais leur appartement empestait l'urine de chat.

Je me souviens d'une fois où l'une des deux, dont j'ai clairement oublié le prénom, m'a prise entre quatre yeux et, persuadée d'être voyante, m'a longtemps interrogée sur mes séjours chez mon père.

Elle me demandait comment il me lavait, s'il avait des gestes déplacés. Tant de choses que je ne comprenais pas, car pour moi, c'était juste « mon papa ».

À côté de ça, le fameux monsieur des rosiers n'était plus dans nos vies. Il y en avait un autre, dont je ne citerai pas le nom, car encore aujourd'hui, il ne le mérite pas.

Au début, il était gentil. Les cadeaux, le voyage à Disneyland, une fille de quelques années de moins que moi que je considérais déjà comme une sœur avec qui jouer.

Avec lui, on s'est éloignés de mon père, on a déménagé loin dans le Saumurois.

Ma mère l'a épousé très vite, suivi de la naissance de mon petit frère. Mon petit frère, c'est un des rayons de soleil de ma vie.

On n'a pas le même papa, mais pour moi, ça n'a pas d'importance. Je deviens grande sœur, c'est beau, c'est magique, je veillerai sur lui. J'ai huit ans.

Je ne vois plus beaucoup mon père.

Il m'emmène toujours à la chasse le mercredi, même si j'ai horreur de ça : les bottes pleines d'eau, les pieds et les

mains gelés, un casse-croûte au jambon (alors que je déteste ça) dans la poche. Le mercredi, je ne vais pas au parc, je dois suivre.

Un week-end sur deux, la moitié des vacances. Quand on est petit, ce n'est pas évident de créer une relation avec si peu de temps dans l'année. 40 % de l'année où je suis à la chasse, au centre équestre ou chez ma grand-mère. Les seuls moments que l'on a vraiment eus ensemble, c'est lorsqu'il m'emmenait en voyage avec lui.

J'ai vécu de beaux voyages, c'est vrai : le Maroc, la Tunisie, l'Algérie, la Thaïlande... Mais pour tout vous dire, ces vacances, même onéreuses, je ne le voyais pas. J'étais là, mais je me sentais de trop. Je jouais avec ma cousine Gwendoline, heureusement qu'elle était là.

J'ai grandi avec le sentiment qu'il n'avait pas le temps, que le travail était plus important.

Après le mariage de ma mère et sa grossesse, les choses ont bien changé pour nous. Cet homme qui autrefois me paraissait gentil et à qui j'arrivais à dire « je t'aime » est devenu tout autre.

On déménageait constamment.

En 7 ans à ses côtés, j'ai connu 4 maisons...

La première où mon frère est né, nous n'y sommes pas restés très longtemps. Il avait des « projets ».

Là où ma mère avait encore un confort financier, nous avons dû déménager pour les ambitions de monsieur, ancien agriculteur élevé par des agriculteurs.

Au plus loin que je me souviens, il a voulu, en premier lieu, ouvrir une boîte de nuit. Bien évidemment, avec l'argent de ma mère. Ça ne s'est pas fait. Pour quelle raison ? Je ne le sais pas.

Nous avons donc déménagé dans une longère à côté d'une forêt pour pouvoir y intégrer une énorme pièce réfrigérante, énorme en vue de conserver des fruits et légumes... Vous l'aurez compris, ma mère a investi pour devenir vendeuse de fruits et légumes sur les marchés.

Ça lui a plu, je crois. Elle aime le commerce et elle a ce rayon de soleil, malgré sa souffrance, qui attire les gens.

Ça a duré un bon bout de temps, cette affaire. Le matin, je me réveillais seule, ils étaient déjà partis. Parfois, j'allais avec eux.

À cette époque, j'ai développé une misophonie. Une vraie aversion pour les bruits. Sa respiration à lui, ses ronflements, sa manière de manger... Tout était devenu insupportable.

Je me souviens d'une nuit où ses ronflements m'étaient tellement insoutenables que je me suis mis du chewing-gum dans les oreilles pour ne plus l'entendre.

Une bonne idée sur le moment, du haut de mes 9/10 ans. Mais le lendemain, dans les cheveux, j'ai trouvé ça un peu moins marrant. J'ai même fait paniquer ma mère, qui pensait que j'avais une maladie ORL.

Mine de rien, ce jour-là, sur le marché, on m'a couverte de bonbons, pensant que j'étais malade. Finalement, c'était chouette.

Je ne savais pas expliquer pourquoi ces bruits, qui autrefois m'étaient égaux, étaient aujourd'hui devenus une réelle souffrance auditive.

Avec le recul, je pense que mon cerveau comprenait ce qui se passait autour de moi, dans ce monde d'adultes injuste dans lequel je grandissais.

Après les fruits et légumes est venu le temps des panneaux photovoltaïques. Une nouvelle maison, une grande maison.

En haut, j'avais une grande chambre, en face de celle de mon petit frère. Ma mère et lui étaient en bas.

Cette année-là, j'ai fait mon entrée au collège.

Dans cette maison, il s'est passé les premiers coups devant mes yeux. J'ai compris pourquoi mon corps le rejetait depuis des mois, des années.

Il détruisait ma mère de l'intérieur, et maintenant, il lui donnait des coups, juste là, devant moi.

Un jour, pris d'une rage de colère dont j'ignore toujours l'existence, il a attrapé ma mère par la gorge devant mes

yeux. Il l'a plaquée contre un mur et ses doigts se sont mis à serrer son cou...

J'ai vu la peur et l'effroi dans le regard de ma mère. Sur sa joue, une larme...

J'ai eu cette sensation qu'elle me disait au revoir en silence...

Sans réfléchir, j'ai pris un balai et j'ai frappé le crâne de ce monstre sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'il la lâche.

Après ce jour, rien ne fut plus comme avant, j'avais peur. Peur pour elle, en permanence. Aller chez mon père signifiait ne pas pouvoir la protéger, et cette idée m'était insoutenable.

J'ai souvent entendu des disputes du haut de l'escalier, toujours là à veiller sur elle sans qu'elle ne le sache...

Le mot divorce revenait souvent et je m'en réjouissais à chaque fois ! Je ne voulais plus voir les coups quotidiens, entendre les cris de ma mère qui a mal, je ne voulais plus qu'elle souffre, plus qu'elle pleure.

Mais chaque fois n'était que désillusion. Ce divorce tant rêvé n'arrivait jamais.

Plus tard, maman m'a expliqué. Il la tenait, il menaçait d'emmener mon frère. Et sûrement d'autres choses qu'elle ne m'a jamais dites pour me protéger. Déjà, à cette période, ma psychologie était fragile...

Nous avons déménagé à nouveau, près de mon école. Je ne sais plus ce que lui faisait, ma mère était devenue aide à domicile.

Cette maison, elle m'a marquée, déjà parce qu'elle était en face d'un cimetière et qu'en un sens, tout s'est accéléré là-bas.

Les coups étaient devenus quotidiens, la violence psychologique sur ma mère aussi. Je loupais parfois l'école pour être sûre d'être là près d'elle, même si, dans le fond, je ne pouvais pas faire grand-chose face à lui, du haut de mon jeune âge.

Dans cette maison face au cimetière, le soir, à la fenêtre, à fumer en cachette mes premières cigarettes, j'apercevais quelquefois des feux follets, c'était joli en un sens.